

L'implosion

Carl-Keven Korb

Number 135, 2012

La prière

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68120ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Korb, C.-K. (2012). L'implosion. *Moebius*, (135), 57–62.

CARL-KEVEN KORB

L'implosion

Je conteste, dit Jacquemort, qu'une chose aussi inutile que la souffrance puisse donner des droits quels qu'ils soient, à qui que ce soit, sur qui que ce soit.

Boris Vian, *L'arrache-cœur*

1

D'abord un flou qu'au premier coup d'œil l'on sait masquer de vives lumières. On comprend le jour, et on comprend aussi les gyrophares. Puis l'image qui palpite, le focus qui s'ajuste. Voilà. L'esplanade d'une riche maison de campagne. C'est bien le jour. Les gyrophares tournent en silence, on les dirait épuisés d'avoir tant tourné, d'avoir tant vu. Sur les choses un silence immobile.

Il y a l'instant où l'on voit le poupon. Un mois, peut-être. Langé. Yeux entrouverts, bouche entrouverte, pétrifié. La mort dans un berceau. Bruissement de feuilles invisibles, un vent qui s'engouffre doucement par les fenêtres ouvertes. Puis la civière, une civière énorme. Une civière comme un sursaut. Transport jusqu'à l'ambulance. Transport d'un corps minuscule, une pierre flottant sous les courroies. La violence du contraste empêche toute réflexion. On suit la civière de l'étage au rez-de-chaussée, puis par-delà la porte, sur l'esplanade, jusqu'à ce que l'ambulance l'avale. Alors, on s'immobilise. C'est toujours le jour. Il fait très beau. Tout juste vingt degrés. Quelques nuages, mais quand même. Lorsque l'ambulance passe hors champ, on continue à fixer la place vide. Alors seulement nous parvient le chant des grives. On s'étonne, mais vraiment, on s'étonne de ne pas les avoir entendues avant.

Depuis le début on la sent. Depuis le début on la sait. La femme. Celle qui près de nous pleure sans larmes. Celle qui est notre regard. Qui fantasme secrètement de répondre à l'appel du vide, à la tentation de sauter du pont, à l'ivresse de défier le train en approche. Qui se répète : ça se peut pas, c'est pas lui, c'est pas moi, c'est autre chose, ça *doit* être autre chose.

Dans l'ambulance, il y a toujours le poupon, yeux fermés, bouche fermée, pétrifié. Qu'un corps minuscule, qu'une pierre flottant sous les courroies. Mort avant d'être vraiment. De néant à néant, l'été, un après-midi. Un bel après-midi.

La femme ne quitte pas l'esplanade. Elle se laisse surprendre par le crépuscule. Alors seulement elle retourne dans la maison, elle se couche. Les grives se sont tues depuis longtemps. La femme chante dans le noir de la maison qui s'épaissit, elle chante sans voix. Puis elle s'endort épuisée de s'être tant battue pour ne pas exploser. Mais ce ne serait que pour mieux implorer. Quelque chose s'est cassé à l'intérieur.

2

Après cette journée, chaque fois que le soleil dardait les choses de sa plus belle lumière, Alice s'effondrait. Elle se souvenait. Non pas qu'elle ait oublié, mais ça revenait, elle le vivait à nouveau. Ces fois-là, elle se prenait en pleine gueule tout ce qu'elle ne connaîtrait jamais et se mettait à bercer un petit cadavre fantôme en chantant toujours sans voix sa douleur, en chantant au ciel, au vent, aux arbres, au mobilier, des chansons de son enfance.

Sans voix, et aussi sans larmes.

Alice cherchait comment faire. Comment ne pas céder à l'appel du vide, à la tentation de sauter du pont, à l'ivresse de défier le train en approche. Elle ne trouvait pas. Avant que les choses se cassent à l'intérieur, il y avait eu beaucoup de gens autour d'elle. Il y avait eu un homme grand et beau et gentil, et il y avait eu aussi trois enfants, trois adorables petites pestes à qui elle avait appris des choses et qui, surtout, lui avaient appris des choses, à

elle. Maintenant elle n'arrivait plus à les voir. Maintenant elle n'arrivait plus à les entendre. Elle était seule dans la riche maison de campagne, prise de pleurs sans larmes et de chants sans voix. Elle cherchait comment faire et ne trouvait pas.

3

Être l'enfant d'encore peu, mignon machiavel.

Être l'adolescent amoureux à tort ou à raison, enfant d'encore peu.

Être le jeune homme aux rêves clairs comme fontaine, adolescent.

Être l'adulte qui repense les choses et qui se demande, jeune homme.

Être l'homme d'âge mûr amoureux à tort aux rêves clairs comme l'adolescence, adulte.

Être l'aîné peu mignon, de rêves à rebours et de raison, homme d'âge mûr.

Être tout ça à la fois.

Dans ces mots-là et des milliers d'autres, mais bien être une somme. Dans ces mots-là et des milliers d'autres, mais bien être ce drame tranquille, ponctué de joies courtes et intenses, qu'on attend de la vie d'un homme, qu'on lui espère.

Pas un cadavre.

Pas encore.

Pas déjà.

Ça se peut pas. C'est pas lui, c'est pas moi. C'est autre chose.

Ça *doit* être autre chose.

4

Nuit. Une autre nuit. La riche maison de campagne. Dedans, tout contre une fenêtre, une table, une lampe, un cahier, un stylo. À cette table, il y a Alice. Elle écrit, Alice. Elle écrit.

Prière pour quelqu'un qui veut comprendre comment faire face à l'absence et face à la douleur et face à la solitude et face aux autres que je n'arrive plus à voir ni entendre

*Cher Dieu de mon désastre
C'est moi, celle qui pleure
C'est moi, celle qui chante
Celle qui pleure sans larmes
Qui chante sans voix
Alice
Celle sur qui Vous avez craché
Que Vous avez réduite en cendres
Bon je sais
Vous direz Alice
J'y suis pour rien
Alice
Et puis tu n'es pas la seule
Partout il y a des choses graves
Il y a la jalousie et l'orgueil et les préjugés
Avec maladie et sous-alimentation chronique
Partout
Alice
Il faudrait que J'empêche le monde d'être monde
Pour empêcher la douleur des hommes
Vous direz ça
Mais moi
Cher Dieu de mon désastre
Mais moi
Je vous demande pas d'empêcher
Ce qui peut pas être empêché
Moi j'ai rien fait de tout ça
Moi ça me concerne pas
Moi je veux juste que Vous m'aidiez
Que Vous m'aidiez
À comprendre comment faire
Voilà ce que je Vous demande
Cher Dieu de mon désastre
Pas l'impossible
Seulement la force
La force d'encore
La force d'enfin
La force de recoller
Ce qui s'est cassé
Et de continuer
Malgré tout*

*Malgré les traces de fissures
Qui toujours seront visibles
Comment faire pour vivre encore?
Cher Dieu de mon désastre
Je n'arrive plus à voir les autres
Je n'arrive plus à entendre les autres
Comme mes larmes, comme mon chant
Comment faire pour vivre encore?
C'est tout ce que je Vous demande
Voilà, c'est tout*

*Merci d'avance
Alice K.*

PS: Si Vous pouviez faire un signe, quelque chose. Je demande pas de séparer des eaux ou de faire des déluges ou de rendre la vue aux aveugles ou de ressusciter des morts ou n'importe quelle connerie que, de toute façon, entre Vous et moi, on sait bien que Vous savez pas vraiment les faire, mais seulement un signe, là, en dedans. Quelque chose comme donner des larmes à mes pleurs ou bien une voix à mon chant. Ça, déjà, ce serait bien. Ça ferait moins mal là où c'est pris.

Alice posa son stylo. Referma le cahier. Sortit. Marcha pieds nus sur l'esplanade. Il y avait, posés sur la nuit dans un équilibre précaire, des restes de plaisir de vivre. Une envie de reprendre non seulement depuis l'endroit où ça s'était cassé, mais depuis le début. Une envie de renaître. Voilà, renaître, c'était le mot. Tout ça, c'était posé sur la nuit dans un équilibre précaire. Un équilibre tout de même. Sur la nuit, à portée de cœur.

